

hasard, il n'y a pas à regarder de si près ; aucun intérêt de famille n'est en jeu, et peu importe, en somme, qu'ils vivent ou meurent sous un nom d'emprunt ou sous un autre.

Ainsi fut fait et tout marcha sans encombre. Il paraît bien, cependant, que, les Pâques venues, lorsqu'il fallut se rendre à confesse, les choses n'allèrent pas sans quelque difficulté. Mais on se trouvait en face d'un fait qu'il eût coûté gros de révéler, et personne, au surplus, ne semblait lésé par cette substitution.

Tel est le récit que fit, avec force digressions et dans sa naïve crudité, la nourrice de la fillette qui avait pris la place et le nom de la vraie Marguerite. Il est juste de dire que, sous ces rudes dehors, sous ces âpres façons de poursuivre le gain, qu'entretient et développe la dure condition des montagnards, se trouvait un cœur de femme et de mère. L'orpheline fut élevée comme les autres enfants de la maison, et ce fut avec des larmes sincères que sa nourrice se sépara d'elle plus tard.

A mesure que la vieille parlait, M. Bonin sentait en lui un poids se soulever et son cœur, si lourdement comprimé, se dilater à l'aise. Jean l'attendait à la porte : lui répéter les termes de l'entretien fut l'affaire d'un instant. Mais c'est aux deux mères qui se disputaient Marguerite, qu'il importait de faire entendre cette révélation inattendue. Pour la circonstance, on loua une voiture particulière, et, le soir même, M. Bonin, Jean et la nourrice étaient à Lyon.

*
* *

Il vous semble, n'est-ce-pas, que l'histoire va se terminer ici ? Devant les révélations de la nourrice — que rien ne